

Katarzyna Kwapisz-Osadnik

*Université de Silésie
Katowice*

L'expression des valeurs dans une approche cognitive

Abstract

The article deals with the role and the place of axiological elements in contemporary linguistic theories, in particular in cognitive linguistics. With reference to theories underpinning this approach such as pre-conceptual scheme, conceptualisation and categorisation, the author attempts to highlight the presence of values at the experiential level (with this in mind, she suggests analysis of four pre-conceptual schemes: container, part-whole, force and connections), and of further analysis at the level of conceptualisation and categorisation, taking into account social and cultural factors influencing opinion shaping.

Keywords

Value, axiology, cognitive linguistics, pre-conceptual scheme, conceptualisation, categorisation.

1. L'axiologie dans les recherches linguistiques avant le courant cognitif

«On ne peut pas fuir devant les valeurs» — tels sont les mots de J. Puzyrina (1997 : 263), pour qui les valeurs sont les éléments immanents des sens. La question des valeurs et de la valorisation est connue depuis le début de la pensée philosophique, toutefois ce n'est qu'au XX^{ème} siècle qu'elle est devenue une discipline autonome. L'axiologie, c'est son nom, s'occupe de l'analyse de la nature des valeurs, des sources et des mécanismes de la formation des valeurs, de leur classification et hiérarchisation, de l'organisation de systèmes des valeurs et enfin du processus même de valorisation. La linguistique en tant que science indépen-

dante, elle aussi trouve son origine au XX^{ème} siècle. Son objectif est la description de la nature et du fonctionnement du langage humain, ce qui conduit entre autre à trouver des réponses aux questions suivantes : comment les gens comprennent-ils les sens ? Comment, à partir de ces sens, construisent-ils les phrases ? Et comment le contexte linguistique et extralinguistique influence-t-il ces constructions mises ensuite en énoncés ?

Jusqu'à nos jours, les opinions sur le rôle du facteur axiologique dans les études linguistiques se sont montrées ambiguës et indécises, étant donné d'une part la thèse classique selon laquelle la langue est une structure ou un mécanisme se caractérisant par l'organisation logique qu'on peut décrire à l'aide de règles formelles et que la seule valeur consiste en la vérité et la fausseté du contenu propositionnel et, d'autre part le fait que les discussions sur la portée des recherches et sur les méthodes d'analyse liées à l'expression des valeurs n'en finissent pas, ce qui se résume aux questions suivantes : qu'est-ce qu'une valeur et pour qui ? Qu'est-ce qui influence le processus de valorisation ? Et comment les valeurs se manifestent-elles dans la langue que J. Bartmiński (2006) définit comme instrument de valeurs, car elle contient les moyens permettant de les exprimer, comme source d'information sur les valeurs, car elles sont stockées dans la langue, ou encore comme porteuse des valeurs, car la langue elle-même est valorisée. Ainsi on dira par exemple que la langue est belle, claire, véritable, correcte, fonctionnelle, vulgaire, agressive ou négligente.

Les recherches dans le domaine de la pragmatique européenne et ensuite dans les courants s'occupant de l'analyse des textes et des discours ont dévoilé la présence et avant tout l'importance des éléments valorisants dans nos énoncés. En France, dans cette matière il est primordial de mentionner la théorie de l'argumentation d'O. Ducrot et de J.-C. Anscombre (1983) et les conceptions de la subjectivité s'inscrivant dans le courant énonciatif. L'argumentation, selon O. Ducrot et J.-C. Anscombre, ne se limite pas seulement à l'effort rhétorique qui consiste à persuader l'interlocuteur de la justesse ou de la vérité de ce qu'on dit, mais elle renvoie à la vision de la langue dans laquelle la langue sert à représenter des points de vue sur la réalité. Dans le cadre de la théorie de l'argumentation, à côté des opérateurs et connecteurs argumentatifs, il y a des termes axiologiques qui sont les unités de langue exprimant un jugement ou une évaluation de ce qui constitue le contenu de l'énoncé formulés par celui qui parle. Dans ce contexte, les valeurs sont définies comme prémisses faisant partie de systèmes hiérarchisés qu'O. Ducrot appelle échelles argumentatives (cf. O. Ducrot, 1980 ; J. Moeschler, 1985 ; E. Miczka, 2002).

Quant à la notion de subjectivité, nous la devons à E. Benveniste (1966 : 259) qui souligne son lien étroit avec le langage et qui la définit ainsi : « [...] la capacité du locuteur à se poser comme sujet ». Autrement dit, par le choix des unités de langue, qui sont les marqueurs de subjectivité (E. Benveniste pense avant tout aux éléments déictiques et aux verbes modalisateurs), et par la façon de les organiser dans un énoncé, le locuteur marque ou cache sa présence et son engagement

dans ce qui constitue le contenu de son énoncé. Selon C. Kerbrat-Orecchioni (1980), l'expression des valeurs se produit également avec les autres marqueurs qui sont les suivants : termes affectifs, évaluatifs axiologiques et non-axiologiques et modalisateurs. Les évaluatifs axiologiques se fondent sur différents systèmes de valeurs dont le point de référence est la norme (p.ex. *bon* — *mauvais*, *intelligent* — *bête*), les évaluatifs non-axiologiques servent à exprimer les traits physiques des objets et des phénomènes (p.ex. *petit* — *grand*, *nombreux*, *vaste*), par contre les termes affectifs peuvent être positifs ou négatifs (p.ex. *magnifique* — *horrible*, *émouvant* — *ennuyeux*).

La linguistique cognitive éclaire d'un jour nouveau la question en mettant l'accent sur le rapport entre la langue et l'expérience du monde. J. Bartmiński (2006) appelle cette direction de recherches holistique et la distingue de la direction résiduelle représentée entre autre par J. Puzynina dont nous citons les paroles en guise d'ouverture à nos réflexions sur le rôle et l'expression des valeurs.

2. Grammaire cognitive en tant que grammaire de la graduation axiologique

Dans le cadre cognitif, tout examen et toute recherche se fondent sur le rôle des processus cognitifs, parmi lesquels on distingue de façon particulière la conceptualisation et la catégorisation. La conceptualisation, c'est-à-dire la construction de la scène ou l'imagerie dans la terminologie de R. Langacker (1986), consiste à charger une situation perçue d'un contenu. Par contre la catégorisation suit la formation des concepts, car elle consiste à les identifier et à les ranger dans une catégorie adéquate. Ces deux processus se caractérisent par un certain « poids » axiologique. En d'autres termes, lorsque l'homme conceptualise et catégorise la réalité, il commence avant tout par la distinction entre ce qui est bon et mauvais pour lui, ou ressenti comme tel. Car l'homme est un être valorisant et son évaluation prototypique se manifeste principalement sur l'échelle du *bon*—*mauvais*, ce qui constitue 33,18% de toutes les évaluations, selon les analyses de Ch. Osgood, G. Suci et P. Tannenbaun (1957). Au début, le phénomène de valorisation se traduit en grimaces et en sourires pour se transformer ensuite en interjections de type *berk* ou *chic*. Avec ces réflexions, T. Krzeszowski (1999 : 14) souligne que les valeurs « sont des éléments inhérents, même si pas toujours nécessaires, de la catégorisation et de la conceptualisation ». Ainsi nous parlons de bon cœur, de bonnes intentions, de bonne humeur, bonne opinion, bonne conduite, bonnes mœurs. Nous dirons de quelqu'un qu'il est un bon médecin, bon chrétien, bon copain, qu'il est de bonne famille. On peut passer de bons moments, de bonnes vacances, une bonne soirée. Il y a aussi de bons gâteaux, une bonne odeur, un bon livre ou un bon film.

De l'autre côté, nous avons un mauvais produit, un mauvais lit, un mauvais pétrole, un mauvais film, une mauvaise digestion. On peut parler un mauvais français, faire un mauvais calcul ou un mauvais numéro, être en mauvaise santé ou de mauvaise humeur, prendre la mauvaise direction ou arriver au mauvais moment. On peut dire de quelqu'un qu'il est un mauvais conducteur, élève ou acteur.

Si nous admettons, conformément aux principes de la linguistique cognitive, que chaque formation des concepts, qui sont « déclencheurs » de valeurs, se fonde sur les schèmes préconceptuels, alors nous reconnaissons en même temps qu'ils sont chargés, eux aussi, de valeurs. Cela veut dire que chaque évaluation est un processus préconceptuel qui influence la dynamique des processus cognitifs. Essayons de définir les schèmes préconceptuels : ce sont des matrices dont le rôle est d'identifier et ordonner nos mouvements et comportements, c'est-à-dire notre expérience du monde sur la base de mouvements du corps et des interactions avec les autres entités faisant partie de ce monde. Ils ont un caractère répétitif, ils sont relativement stables, dynamiques et conçus de manière holistique et leur nombre n'est pas déterminé. Parmi différents schèmes préconceptuels, il semble que les plus étudiés, car les plus évidents et fréquents, sont : *équilibre*, *haut—bas*, *devant—derrière*, *centre—périphérie*, *sentier*, *cyclicité*, *conteneur*, *partie—tout*, *force* et *liaisons* (cf. M. Johnson, 1987 ; G. Lakoff, M. Johnson, 1986 ; A. Libura, 2003 ; Ch. Alexander, 2008).

À présent, réfléchissons sur le rôle des schèmes énumérés ci-dessus dans la conceptualisation du monde et dans la façon dont ils influencent la formation des valeurs et leur expression. Commençons par le schème *équilibre*. L'équilibre est la position stable et normale du corps en mouvement et en état de repos. Nous avons tous déjà subi une perte d'équilibre et nous savons que cela n'est pas agréable. D'où l'équilibre est considéré comme bon, alors que son absence est négativement ressentie, ce qui se traduit dans la langue ; par exemple lorsque nous disons que quelque chose est trop doux, trop petit, que quelqu'un a une tension ou une température trop élevée ou basse ou encore quand quelqu'un devient déstabilisé, on dit qu'il a perdu l'équilibre.

Nous traiterons les deux schèmes suivants, *haut—bas* et *devant—derrière*, ensemble parce qu'ils sont liés à la position verticale de notre corps et au mouvement en avant qui est normal pour l'espèce humaine. C'est pourquoi *haut* et *devant* sont évalués positivement, par contre *bas* et *derrière* sont considérés comme négatifs. Cet état de chose se manifeste dans les locutions et expressions suivantes : *avoir de vastes horizons sur une question*, *être au septième ciel*, *voler de ses propres ailes*, *sauter de joie*, *avoir la plus haute importance*, *baissier les bras*, *la tête*, *le regard*, *être courbé sous le poids de quelque chose*, *rogner les ailes à quelqu'un*, *descendre quelqu'un*, *tomber dans un cercle vicieux*, *quelque chose qui traîne*, ou encore on dit qu'il y a des hauts et des bas dans la vie.

Le schème suivant *centre—périphérie* a considérablement marqué la théorie de la catégorie fondée sur le prototype (cf. E. Rosch, 1973, 1978). De nombreuses

recherches dans le domaine de la psychologie ont démontré que les catégories s'organisent autour du prototype se trouvant au centre de la catégorie et que les autres entités de la même catégorie se rangent dans la position plus ou moins proche ou lointaine du prototype selon le degré de ressemblance de famille, terme que nous devons à L. Wittgenstein (1958). Nous reviendrons sur la question plus tard pour consacrer d'abord un peu de temps à l'expérience du centre et de la périphérie qui se traduisent en schème préconceptuel correspondant. Ainsi, en vivant dans ce monde, nous nous considérons comme point central autour duquel tournent toutes les autres entités, phénomènes et événements. De plus, nous construisons autour de nous une sorte d'espace dans lequel nous nous sentons protégés, c'est pourquoi tout ce qui se trouve dans cet espace est valorisé bon. Nous avons des exemples qui le confirment : *nous avons un cercle d'amis, nous introduisons quelqu'un parmi nos amis, quelqu'un fait partie de nos amis, quelqu'un nous est proche, ou au contraire nous rejetons, éliminons quelqu'un du groupe de nos amis, nous ne tolérons pas quelqu'un parmi nos amis, nous nous sommes distanciés de quelqu'un, nous nous sommes éloignés de quelqu'un.*

T. Krzeszowski (1999) avance la thèse que même en nous il y a un centre et une périphérie et cette distinction se stabilise sur la base des parties du corps qui sont centrales ou périphériques. Le cœur est une partie centrale et indispensable pour vivre, ce qui révèle sa valeur positive (p.ex. *un coup de cœur, tenir à cœur, porter quelqu'un dans son cœur, donner son cœur à quelqu'un, avoir le cœur de faire quelque chose*), par contre les doigts, le nez, les ongles ou les cheveux sont périphériques et donc avec une charge négative (p.ex. *se bouffer le nez, se piquer le nez, tordre le nez, avoir les ongles crochus, faire dresser les cheveux sur la tête de quelqu'un, venir comme un cheveu dans la soupe, couper les cheveux en quatre, s'arracher les cheveux, être bête comme ses pieds, casser les pieds à quelqu'un, mettre les pieds dans le plat ou encore on a le talon d'Achille*).

Le schème *sentier* est lié à notre expérience d'être toujours sur un chemin et chaque déviation est considérée comme négative. Voici quelques exemples qui confirment cette façon d'évaluer la réalité : *être en bon chemin, ouvrir ou montrer le chemin à quelqu'un, faire un bout de chemin ensemble, trouver quelqu'un ou quelque chose sur son chemin, dévier de ses principes, une opinion déviante, un comportement déviant, quitter ce monde ou quitter quelqu'un, une voiture qui quitte sa route ou sort de la route, sortir de ses gonds, y aller par quatre chemins etc.*

Le schème *cyclicité*, représenté comme un cercle en mouvement, interprète non seulement l'expérience des procès cycliques liés à l'évolution du monde et aux passages continuels entre les jours et les nuits, entre les saisons de l'année, entre la période du travail et les vacances, mais également il renvoie aux moments plus intenses et plus faibles dans notre vie parmi lesquels nous atteignons souvent le maximum de nos possibilités physiques et intellectuelles. C'est pourquoi l'homme parle de *bonheur passager, de beauté fugace, d'émotion fugitive, du comble de la*

difficulté, il traverse une sorte de passage à vide, il est quelque part de passage, il atteint un but, il est au comble de la joie, de ses possibilités. La fameuse sentence d'Héraclite selon laquelle on ne peut pas se baigner deux fois dans la même eau est un bon exemple de réalisation du schème de cyclicité qui n'admet pas de retours.

Le schème *conteneur* a suscité un intérêt profond des linguistes s'occupant de la métaphore conceptuelle. Ils ont démontré le rapport direct entre l'objet de conteneur et notre corps où sont stockés les sentiments, les émotions, l'intellect, nos connaissances et où se produisent les processus physiologiques permettant le fonctionnement de notre organisme (cf. G. Lakoff, M. Johnson, 1986). On attribue une valeur positive à tout ce qui est à l'intérieur de notre corps, en revanche tout ce qui en sort ou se trouve à l'extérieur possède une charge négative. Voyons quelques exemples : *le rendez-vous m'était sorti de la tête, cette histoire me sort par les yeux, son nom m'échappe, échapper un cri, laisser exploser sa colère.* Or l'attribution de valeurs selon la règle mentionnée ci-dessus semble un peu simpliste, cela se vérifie en effet dans les expressions suivantes, apparemment contradictoires : *s'ouvrir à quelque chose ou à quelqu'un, partager la joie avec quelqu'un, parler à cœur ouvert, freiner ses désirs, quelque chose sort du cœur, s'enfermer dans son rôle, renfermer en soi les émotions, se renfermer sur soi-même, retenir sa langue ou ses larmes* etc. L'interprétation axiologique des exemples à peine cités témoigne du rôle des facteurs du niveau conceptuel et situationnel, lesquels sont déterminés avant tout par la façon de traiter les informations (souvent on observe une combinaison par superposition de différents schèmes préconceptuels qui agissent sur la conceptualisation comme dans le cas de *cœur ouvert*), par la culture et l'éducation (p.ex. l'ouverture aux autres favorise les relations sociales et l'expérience nous enseigne que cela est bon et avantageux pour nous) et par le vécu individuel (nous savons que souvent il vaut mieux freiner nos désirs que les exposer).

Le schème *partie—tout* résulte de l'expérience des entités qui sont composées de différentes parties. L'homme lui-même possède plusieurs organes et facultés qui ensemble décident du bon fonctionnement de l'organisme. C'est pourquoi le tout est marqué positivement et la partie porte une charge négative, cela transparaît dans les expressions suivantes : *se donner ou se livrer tout entier à quelque chose, donner entière satisfaction, être entier dans ses opinions, être entièrement responsable de quelque chose, être entièrement d'accord, avoir une entière confiance en quelqu'un, quelque chose est partiellement exact, avoir un peu de patience, quelque chose a peu d'importance, pour un peu, peu de chose* etc. Bien évidemment, des expressions comme *se contenter de peu* ou *vivre de peu* sont évaluées positivement, vu le contexte social et culturel dans lequel on les emploie.

Le schème *force* traduit l'expérience d'une puissance : *avoir de la force* signifie une meilleure vie. Il est donc évident que le schème *force* est chargé d'une valeur positive et son manque évoque l'attitude négative de l'expérimenteur. Voyons quelques exemples : *être fort en une matière, faire une forte impression sur quelqu'un,*

un personnage puissant, avoir une voiture puissante, être à bout de forces, être sans force, rester impuissant à faire quelque chose etc.

Mais l'expérience de la force reflète également des interactions qui rendent compte de sources et de cibles. L'interaction traduit aussi la causalité, la direction, le flux de l'énergie, tout cela se caractérisant par une différente intensité. Selon M. Johnson (1987), il y a sept sous-schémes représentant l'expérience de la force. Ce sont : *forcement, attraction et répulsion, blocage, choc, changement de direction, enlèvement d'un obstacle, possibilité*. Le forcement, la répulsion, le blocage, le choc sont marqués négativement, p.ex. *forcer à quelque chose, forcer une femme, forcer des plantes, faire quelque chose avec répugnance, un goût répugnant, la route bloquée, avoir une articulation bloquée, être bloqué dans ses réactions, choquer quelqu'un, être choqué par quelque chose* ; par contre l'attraction, l'enlèvement d'un obstacle et la possibilité sont considérés de façon positive, p.ex. *être attiré par quelque chose ou quelqu'un, attirer l'attention de quelqu'un, débloquer les prix, la situation politique se débloque, s'acquitter d'une dette, se libérer d'une étreinte, se dégager d'habitudes néfastes, pouvoir faire quelque chose, pouvoir décider, avoir la possibilité de choisir, de décider*. Le changement de direction est un cas particulier qui démontre l'influence des autres facteurs culturels, sociaux et situationnels sur l'évaluation axiologique au niveau préconceptuel. Lorsque nous changeons nos projets, notre manière de vivre, d'appartement, de coiffure ou d'attitude et cela est sous notre contrôle et nous apporte des avantages, alors le schème *changement de direction* est considéré comme bon, dans le cas contraire le même schème peut avoir une charge négative.

Le schème *liaisons* est le résultat de l'expérience de différents types de liaisons entre les entités et phénomènes. En même temps il permet la perception des ressemblances et l'organisation des données en réseaux. Ainsi on parle de *réseaux d'espionnage* ou de *résistance*, on dit que *dans l'affaire tout est lié*, on dit aussi qu'il y a un *manque de liaisons dans les idées*, *que le problème est en liaison avec un autre*, *on se lie d'amitié avec quelqu'un*, *on lie connaissance avec quelqu'un* ou tout simplement que *X et Y sont très liés*.

Pour terminer la partie consacrée aux observations sur la présence des évaluations dans les schèmes préconceptuels, il semble incontestable que la valorisation prend déjà sa source dans l'expérience du monde et par conséquent appartient au niveau préconceptuel. Toutefois, comme nous l'avons mentionné plus haut, l'homme n'arrête pas de valoriser à ce niveau, il continue pendant la conceptualisation et la catégorisation. Dès lors, que soumet-on à l'évaluation ? On soumet à l'évaluation les concepts, les classes de concepts (les catégories) et enfin les objets, phénomènes et situations réels. Par exemple nous pouvons dire que *la voiture est bonne, les voitures japonaises sont bonnes* et aussi *ma voiture est bonne*.

L'évaluation des concepts et des catégories se fonde sur la hiérarchie des entités. A ce propos Aristote a introduit le terme de *scala naturae* et d'innombrables recherches en psychologie ont confirmé que les connaissances que l'homme a ac-

quises sont hiérarchiquement organisées sur trois niveaux : de base, supérieur et inférieur. Ainsi, le concept/catégorie de chien est basique par rapport au concept/catégorie d'animal ou mammifère et par rapport au concept/catégorie de berger allemand ou teckel. En psychologie, les catégories du niveau de base sont considérées comme prototypiques, c'est-à-dire que l'homme les retient et les évoque le plus vite possible. Ce qui est prototypique aurait une charge axiologique positive, par contre ce qui s'éloigne du prototype est soumis à l'évaluation sur l'échelle valorisante. Par exemple, très énervés, plutôt nous dirions au propriétaire d'un chien qu'il tient l'animal en laisse au lieu de tenir le teckel et aussi nous dirions que quelqu'un ressemble à un caniche et non à un chien ou un animal. Si nous admettons, en suivant les idées de J.-P. Desclés et de W. Banyś (1999), que le prototype est une forme ou valeur d'une catégorie dont les usagers d'une langue se servent intuitivement le plus souvent, alors le prototype devient un phénomène d'expression et la catégorisation se produirait en rapport au modèle cognitif idéalisé dans la terminologie de G. Lakoff (1987) qui est une structure mentale idéalisante, c'est-à-dire possédant le plus grand nombre de traits typiques pour une catégorie. Le modèle cognitif idéalisé peut revêtir la forme d'une image, d'une proposition et d'une extension métaphorique ou métonymique, ce qui correspond aux résultats de recherches psychologiques sur le mode de stockage des informations dans la mémoire. Les modèles cognitifs idéalisés tirent leur origine dans les schèmes préconceptionnels et se fixent dans la langue. Pourtant, la théorie des modèles cognitifs idéalisés n'est pas la seule à étudier la façon dont l'homme catégorise le monde. Selon R. Langacker (1986) la catégorisation se produit par rapport aux domaines cognitifs, Ch. Fillmore (1982) introduit la notion de *frame*, à R. Schank et R. Abelson (1977) nous devons la notion de scénario ou *script*, G. Fauconnier (1980) élabore la théorie des espaces mentaux et J.-P. Desclés (1990) parle de schèmes sémantico-cognitifs.

De même il est hors de doute que l'évaluation est déterminée par les facteurs culturels et sociaux, ce que démontrent les recherches de J. Bartmiński et de ses collaborateurs sur le rôle des stéréotypes dans la formation de l'image linguistique du monde (cf. J. Bartmiński, 1999). Il suffit de donner l'exemple de la mort et de la souffrance qui dans la culture chrétienne sont positivement valorisées, alors que dans le monde d'aujourd'hui on place plutôt les plaisirs et la vie au premier plan. Cet état de choses et beaucoup d'autres cas se référant à diverses échelles de valeurs mènent aux conflits de valeurs qui marquent considérablement le monde actuel.

Remarques finales

Pour résumer, répétons encore une fois que l'évaluation positive se produit sur la base d'une matrice, c'est-à-dire d'un schème préconceptionnel donné, par contre

chaque écart à la norme peut entraîner un changement d'une charge axiologique vers l'évaluation négative. Bon signifie équilibre, centre, force, tout, haut et devant et cette vision axiologique se fonde sur l'expérience du monde. Puis l'évaluation se forme par rapport aux définitions des catégories qui se caractérisent par leurs dimensions conceptuelle et sémantique : si le contenu conceptuel et sémantique reste intangible, cela veut dire que l'évaluation reste aussi intangible. En revanche, chaque violation à l'intérieur de ce contenu, souvent déterminée par le contexte, conduit à l'évaluation négative.

De plus, si nous admettons que la langue est porteuse des valeurs, il est incontestable qu'en examinant les phénomènes linguistiques il faut tenir compte de leur aspect axiologique qui se manifeste non seulement au niveau lexical, mais aussi et principalement dans l'expérience du monde, dans les processus de conceptualisation et de catégorisation, puisqu'ils sont à la base du fonctionnement de la langue.

Notre savoir est déterminé par les valeurs, car l'homme juge sans cesse les entités, les phénomènes et les situations en recourant à différents systèmes axiologiques parmi lesquels l'évaluation éthique *bon—mauvais* devient dominante. Nous valorisons comme bon tout ce qui se trouve aux confins de notre vie, de notre culture, de notre vision du monde, alors ce qui est connu, interprété, apprivoisé et profitable pour nous et cette façon de percevoir et de concevoir le monde se reflète dans la langue. Nous pensons que l'étude de la langue en rapport avec les processus cognitifs et précognitifs constitue un apport considérable du courant cognitif qui a marqué la linguistique contemporaine.

Il reste encore la question concernant l'existence d'un système de valeurs stable et universel. Et la question est sans réponse, si on prend en considération la possibilité de formation, donc la variabilité, des attitudes et des jugements.

J. Puzynina met l'accent sur le sens des mots qui participent à la création des valeurs et qui doivent sensibiliser les jeunes à la langue. Car l'homme sensible à la langue, valorise et juge de manière plus consciente. Car la langue est « le chemin qui mène vers la maturation axiologique de l'homme » (1997 : 261). La langue reflète les expériences humaines qui sont la base des valeurs absolues comme la vérité, la beauté et la bonté. S'occuper de la culture des mots veut dire former les attitudes conscientes des valeurs. Peut-être ainsi réussirait-on à influencer sur la sensibilité des consciences qui peuvent être intactes car non utilisées (cf. S. Lec, 2007).

Références

- Alexander Ch., 2008 : *Język wzorców*. Warszawa, GWP.
Bartmiński J., 1999 : *Językowy obraz świata* Lublin, UMCS.
Bartmiński J., 2006 : *Językowe podstawy obrazu świata*. Lublin, UMCS.

- Benveniste E., 1966 : *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
- Desclés J.-P., 1990 : *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition* Paris, Hermès.
- Desclés J.-P., Banyś W., 1999 : « Dialogue à propos des invariants du langage ». *Studia kognitywne*, 2.
- Ducrot O., Anscombre J.-C., 1983 : *L'Argumentation dans la langue*. Liège, Mardaga.
- Ducrot O., 1980 : *Les échelles argumentatives*. Paris, Minuit.
- Fauconnier G., 1980 : *Espaces mentaux*. Paris, Minuit.
- Fillmore Ch., 1982 : « Frame semantics and the nature of language ». In : *Annals of the New York Academy of Sciences: Conference on the Origin and Development of Language and Speech*, 280.
- Johnson M., 1987 : *The Body in Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- Kerbrat-Orecchioni C., 1980 : *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris, Colin.
- Krzeszowski T., 1999 : *Aksjologiczne aspekty semantyki językowej*. Toruń, UMK.
- Lakoff G., Johnson M., 1986 : *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. [Metaphors we live by, 1980]. Trad. M. de Fornel. Paris, Minuit.
- Lakoff G., 1987 : *Women, Fire, and Dangerous Things*. Chicago, The University of Chicago Press.
- Miczka E., 2002 : *Kognitywne struktury sytuacyjne i informacyjne w interpretacji dyskursu*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Langacker R., 1986 : *The Foundations of Cognitive Grammar*. Stanford, Stanford University Press.
- Lec S., 2007 : *Myśli nieuczesane wszystkie*. Warszawa, Noir sur Blanc.
- Libura A., 2003 : „Wartościowanie związane z wybranymi przedpojęciowymi schematami wyobrażeniowymi na przykładzie nazw części ciała ludzi i zwierząt”. In: A. Dąbrowska, red.: *Opozycja homo — animal w języku i kulturze*. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- Moeschler J., 1985 : *Argumentation et conversation*. Paris, Hatier-Credif.
- Osgood Ch., Suci G., Tannenbaun P., 1957 : *The Measurement of Meaning*. Urbana, University of Illinois Press.
- Puzynina J., 1997 : *Słowo — Wartość — Kultura*. Lublin, Towarzystwo Naukowe KUL.
- Rosch E., 1973 : « Natural Categories ». *Cognitive Psychology*, 4.
- Rosch E., 1978 : « Principles of Categorization ». In : *Cognition and Categorization*. Hillsdale, Erlbaum.
- Shank R., Abelson R., 1977 : *Scripts, Plans, Goals and Understanding*. Hillsdale, Erlbaum.
- Wittgenstein L., 1958 : *Dociekania filozoficzne*. Warszawa, PWN.